

au rat musqué que deux chasseurs viennent d'emporter à notre camp. Ainsi cette journée commencée par un jeûne intempestif et forcée se termine par le plus somptueux repas que nous ayons pris.

Mercredi, 17 septembre.—Nous laissons le camp du lac Bonnet après un bon déjeuner ce matin vers huit heures. Un grand calme règne partout, le soleil revêt d'un éblouissant éclat toute cette masse liquide, l'horizon est pur, le ciel sans nuages, nous entonnons l'hymne de la Reine des cieux. Nos poumons fortifiés au grand air se dilatent avec aise et nous pourrions en entendre le doux chant de l'*Ave Maris Stella*. L'écho sonore se répand en ondes roulantes sur la surface unie de cette charoyante nappe d'eau, frappe le feuillage épais des grands bois de la rive et retentit sourdement dans toutes les solitudes d'alentour. Le soleil de midi nous frappe encore de ses rayons sur le lac; mais bientôt nous leur échappons en fuyant sous les grands arbres du rivage qui se croisent sur nos têtes. Nous repassons à 4 heures le lac Manseau pour tomber de là dans le ruisseau de l'Assomption qui nous mène à son tour après quelques portages au lac Vézina où nous nous arrêtons pour camper. Le soir venu je m'esquise inaperçu du camp pour aller pêcher au bord de ses eaux. Mais le majestueux tableau qui s'offre à mes regards, absorbe toute mon attention. Je m'amuse à contempler cette fière et âpre nature devant laquelle, matériellement, l'homme n'est qu'un atôme. On dirait que les montagnes s'enfoncent peu à peu dans un sombre horizon et les étoiles attachées au firmament brillent comme des boutons d'argent sur une nappe d'azur. Un air suave exhalé du sein des bois court sur le lac, embaumant l'atmosphère.

De temps à autre une brise perdue dans les montagnes passe sur la cime des arbres qui froissent leurs branches avec un léger bruit. La ligne et la pêche, ah! j'avais alors tout oublié, et quand je reviens de ma rêverie, rien n'était changé sur la grève. De retour au campement, personne ne sut que j'avais été à la pêche.

Jeudi, 18 septembre.—Le temps s'est couvert pendant la nuit. Les nuages qui courent avec le vent dans une mauvaise direction se déchirent sur le sommet des montagnes et nous font craindre une mauvaise journée.

Néanmoins nous quittons le camp d'assez bonne heure, traversons successivement les deux lacs "Lepage" et la "Nativité," et prenons ensuite le Grand-Portage du lac de l'Assomption que nous devrions appeler le Portage de contrariété; car à mi-chemin dans cette route comme la première fois la pluie nous arriva poussée par un vent violent. Nos habits furent en un instant traversés de part en part sous la pluie d'en haut et sous l'averse des arbres. Accablés de fatigue, inondés de sueurs, après une marche forcée, pénible, embarrassés dans un chemin onduleux et glissant, nous parvenons enfin au bord du lac à l'endroit où nous avions passé, en montant, un jour et demi dans l'inaction par la même cause.

Nous dressons notre tente sur l'emplacement de l'ancienne pendant que les hommes amoncellent des fagots pour y mettre le feu. L'eau du linge et des hardes se vaporise avec régularité sous l'effet d'une douce chaleur qui pénètre aussi peu à peu nos membres engourdis. Nous avons pu nous sécher suffisamment et assez tôt pour éviter toute mauvaise influence d'une humidité prolongée. Nous avions dessein, à notre retour du grand lac, de pénétrer plus avant dans les terres du côté du Nacqualo (lac Ouareau); mais les circonstances ne nous

l'ont pas permis. On nous dit que les belles terres des environs du lac l'Assomption se poursuivent bien loin dans l'Ouest où les bois francs sont d'une beauté remarquable.

Vendredi, 19 septembre.—Nous quittons pour la deuxième fois le camp des bords du lac l'Assomption ce matin vers 9½ heures. Comme nous avons fait nos observations et tout examiné en montant, il ne nous reste plus qu'à veiller à la conservation de nos canots dans la rapide descente du courant. A l'exception de trois grands rapides où nous faisons portage, nous sautons les autres, tout en frissonnant de voir les cailloux roulés du fond de la rivière que nous craignons à tout instant de frapper, disparaître sous nos yeux avec la rapidité d'une flèche au fort de sa volée. Les roullins parfois nous balançaient en trois sens, et frémissant de rage dans leur cadre étroit ils se ruent tour à tour sur les flancs de notre esquif, qui se moque de cette furie et les relance en bouillons blancs dans toutes les directions. Nous traversons aujourd'hui et successivement Bellerue, les Carcasses, la Baie St. Roch, le Mont St. Paul, le Portage de Loutres, la Baie des Camps; et comme la journée n'était pas encore à sa fin, après quelque temps d'hésitation, nous poursuivons pour venir camper quelques milles plus bas à la grande Baie des Îles que nous présumons bien être notre dernier poste avant de revoir St. Alphonse. C'est sans contredit la plus forte journée de marche que nous ayons faite encore.

Samedi, 20 septembre.—Hier en descendant nous avons remarqués sur la rive gauche de l'Assomption une étendue de terrain plus ou moins plan qui à part quelques rares exceptions, nous a paru parfaitement cultivable. Cette lisière de terre s'élargit quelque fois sur une profondeur considérable. La rive droite est généralement haute, pierreuse et montagneuse; un rocher au milieu des deux côtés vient en un endroit moiré, incliné, au milieu de la rivière; nous l'avons dénommé la Pointe au Soc. Les établissements seront difficiles en cet endroit sur ce côté. Avant de quitter le camp ce matin nous laissons quelques provisions à un vieux sauvage que nous avons rencontré ici faisant la chasse au castor et à la loutre. Il nous paie, part et en réalité avec quelques livres de chair de castor, et partie en promesses avec beaucoup de pelletteries quand il descendra. Nous nous abstenons bien de ne pas prendre ses promesses avec la même gravité qu'il nous les donne. Notre guide un peu malin, pourtant, prétend que nous pourrions dès notre arrivée demander à quelque bon couturier le prix du capot qu'elle fera de ses peaux de castor. Notre plus grand canot s'était brisé dans les derniers rapides. De larges fissures dans l'écorce permettaient à l'eau de s'introduire sous les varengues au point que la dernière partie de notre route M. le curé de St. Roch, qui s'était jusque là servi d'une de nos tasses à thé pour jeter l'eau se vit contraint de l'échanger contre le grand plat de notre bouillanger; lequel ne vit pas d'abord d'un trop bon œil cette complète profanation d'un si utile instrument. Descendant à forces de rames et de courant nous passons à l'endroit marqué pour l'église St. Côme vers 11½ heures et remontant quelques arpents dans la rivière de Boule nous parvenons bientôt à l'extrémité du chemin que le gouvernement a fait ouvrir cette année dans Cathcart. Nous prenons ici notre dîner. Les canots sont mis en sécurité hors de l'eau, nous laissons tout ce bagage qu'une voiture viendra chercher derrière nous; et à trois